LE MAD MULLAH D'ABYSSINIE.

Errant dans les déserts abyssins avec une bande de fanatiques qui le défilent comme l'incarnation de Mahomet, tel est ce Mad Mullah, l'étrange individu que des forces anglaises et abyssines n'ont pu capturer après une chasse prolongée. Le nom du Mad Mullah est Ali Mohammed Bui Abdullah, et il appartient à la tribus des Ogadens du nord. Il croit, on affecte de croire qu'il est l'incarnation du prophète. De nombreux partisans lui paient des tributs, d'autres se battent pour lui.

L'ABEILLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION BUREAU", 209 MAIN STREET.

TEMPERATURE

Du 27 septembre 1901.

Thermomètre de E. A. L. Claudel, Opticien, No 141 rue du Canal Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin.....	76	24
Midi.....	84	29
3 P. M.....	82	28
6 P. M.....	82	28

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 27 septembre—Indications pour la Louisiane—Temps—beau samedi excepté pluie dans la partie sud-est; vents frais du nord.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Catherine II, écrivain.
La Malmaison. Le testament de Joséphine de Beauharnais.
Le Ciel des tropiques, par Ivan de Gontcharov.
Deux petits poèmes.
Les survivants de la semaine terrible
La petite princesse et son chien.
Le régime alimentaire.
La Ténébreuse, feuilleton du dimanche.
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

Mort de Thomas J. Slaughter.

Presse Associée—

New York, 27 septembre—Thomas J. Slaughter, âgé de 77 ans, un marchand millionnaire retiré des affaires et un des plus grands cultivateurs de roses du pays, est mort d'une maladie du cœur à sa résidence, Delfwood, près de Madison, N. J.

La question de tarif.

Que les Etats-Unis soient depuis très longtemps protectionnistes et qu'ils en aient fait la base de toute leur politique économique, cela ne fait question pour personne. C'est à leur système de protection s'étendant à tous les produits du sol américain et à tous ceux de leurs industries manufacturières, qu'ils doivent leur grandeur actuelle et leurs incalculables richesses.

Nous sommes loin de les en blâmer; nous savons bien qu'aucune nation, dans les temps antiques comme dans les temps modernes, n'a pu s'élever au point de vue économique, et imposer ses produits aux autres peuples sous le régime de la pleine liberté. Le Protectionnisme a été le père de toutes les grandes industries dans les deux mondes. Nous n'avons pas besoin d'aller chercher bien loin des exemples de ce que nous avançons; il nous suffit de jeter les yeux sur ce qui se passe autour de nous depuis une quarantaine d'années pour le constater. Nous n'avons jamais songé à reprocher au Nord un régime qui l'enrichissait et dont nous pouvions bénéficier nous-mêmes indirectement. Nous nous sommes toujours bornés à demander à l'Union de concéder au Sud les avantages qu'elle accordait au Nord et à l'Ouest et sans lesquels notre section ne pouvait jouer que le rôle de victime. Là se sont toujours bornées nos réclamations; elles ne sont jamais allées au delà.

Quarrive-t-il à l'heure qu'il est? à force de protection de la part du gouvernement, d'activité de sa part, le Nord en est arrivé à un degré de production véritablement fabuleux. Il produit beaucoup plus qu'il ne consume. Il lui faut chercher des marchés étrangers pour y écouler le surplus de ses manufactures; il ne peut les trouver qu'en abaissant plus ou moins les tarifs dont sont chargés les articles que l'on veut importer chez nous, et c'est là précisément le but principal de nos efforts en ce moment.

A la bonne heure! Va pour la caisse au profit du Nord puisqu'il est en état de la supporter pour les industries. Mais le Sud qui n'a pas profité, qui n'a pu profiter des avantages accordés au Nord. Que va-t-il devenir? Va-t-il se voir sacrifié une fois de plus au profit du Nord, comme il l'a été si cruellement dans le passé?

Telle est la question que l'on se pose actuellement parmi nous Nord comme Sud. Ce que l'on propose aujourd'hui n'est pas autre chose qu'une tentative faite en faveur du libre échange, tentative qui va tourner au détriment d'une foule d'industries qui ne doivent leur développement merveilleux qu'à l'établissement d'un tarif dont elles sont incapables de se passer.

On ne peut imaginer la quantité prodigieuse d'industries du Sud qui n'ont pas pu encore être mises en œuvre et dans l'exploitation desquels les industriels et les spéculateurs ont jeté tant de millions. Leurs produits sont si divers, si nombreux, qu'il nous est impossible d'en faire la nomenclature. Contentons-nous de citer nos montagnes chargées de carrières de marbre, de granit, de zinc, autant de richesses qui n'ont pas encore été exploitées, nos mines de fer et de charbon qui semblent être inépuisables, nos admirables forêts que l'on ne trouve nulle part ailleurs, nos champs d'huile que l'on a découvert hier à peine, etc., etc.

Toutes ces questions ont été posées tout récemment par M. McKinley, à la veille même de sa mort, et nous savons quelle solution il leur donnait, fort peu encourageantes. Que va faire son successeur? Il a promis de suivre la même ligne politique que son prédécesseur.

La suivra-t-il dans le domaine économique et adoptera-t-il le système de réciprocité dans les échanges internationaux. Toute la question est là. Dans le règlement de cet important problème, nous comptons sur l'esprit protectionniste qui anime le Sénat et sur l'impartialité manifeste du nouveau Président.

ROOSEVELT.

Le Nouveau Président.

Voici en quels termes parle le "Figaro" du successeur de M. McKinley:

Il n'est pas aux Etats-Unis de figure plus connue ni plus populaire que celle du nouveau Président. Il n'en est pas qui réponde mieux à l'idéal de ses compatriotes.

Homme d'étude et homme de sport, administrateur vigilant et chasseur infatigable, soldat de grand courage et écrivain de haute valeur, il possède à un rare degré cet harmonieux mélange de qualités contradictoires qui, lorsqu'elles se rencontrent en un même homme, le placent, en tout pays, au premier rang. Le tragique événement qui fait aujourd'hui de lui un chef d'Etat, le trouvera donc égal à la tâche qu'il lui impose.

M. Roosevelt est un jeune. Né à New York en 1858, c'est à New York qu'il a grandi et qu'il a grandi et qu'il a fait ses débuts. Sa famille s'y est établie dès le dix-septième siècle. Enrichie par de grosses affaires, elle s'est toujours honorée par une une intelligente philanthropie. Elle occupait à l'époque où naquit le Président, une éminente situation.

Le jeune "Teddy", quand il vint au monde, était d'un tempérament délicat, maladif même. Une éducation fortement dirigée, un entraînement méthodique firent peu à peu de l'enfant chétif un vigoureux adolescent, assoupli à tous les exercices, endurci à toutes les fatigues, et que la discipline physique qu'il avait reçue de son père préparait naturellement à la discipline intellectuelle à laquelle ses maîtres allaient l'astreindre.

Il avait commencé ses études dans sa famille. Il les acheva à Harvard, où il prit ses grades en 1880. Il les compléta par un voyage en Europe, qui à vingt-trois ans le rendit à son pays, largement muni d'idées et de méthodes, prêt à l'action, prêt à la lutte, sur quelque terrain qu'elles s'offrissent à lui.

Le droit l'attira d'abord. Mais bientôt la politique le saisit et le retint. Envoyé par sa ville natale à la Chambre des représentants, il y prit place dès le début, dans les rangs des républicains. Il ne les a pas quittés depuis lors. Il fut, au cours de la dernière campagne présidentielle, leur porte-parole. Il est aujourd'hui leur chef reconnu. Il sera demain à la Maison Blanche leur représentant légal.

Au Parlement, son esprit pénétrant et son jugement impartial le désignèrent pour la présidence de différentes Commissions d'enquête, où son intégrité et sa science apparurent vite en pleine lumière. Il fut, en plus d'une occasion, le promoteur ou le rapporteur de réformes importantes. En 1884, nous le retrouvons délégué à la Convention nationale républicaine pour l'élection du Président. Puis tour à tour, jusqu'en 1897, il occupe diverses fonctions publiques. Il siège plusieurs années de suite, au "Comité des services administratifs civils". Il est, en dernier lieu, sous-secrétaire d'Etat à la marine.

C'est l'heure où, dans les veines du peuple américain, court une fièvre d'entreprise et de conquête. Cuba s'agite, l'Espagne s'inquiète, l'Union s'arme et s'entraîne. La guerre est dans tous les cœurs. Elle sera demain une réalité. Théodore Roosevelt, qui par fonction la prépare, s'y donne dès ce moment de toutes les forces de son être. Et l'impérialisme naissant trouve en lui son plus fervent adepte.

Pour le servir et le propager, il ne lui suffit même plus d'occuper, dans la hiérarchie administrative, une place d'honneur. Il en rêve une autre, plus active encore. Le grincement des plumes sur le papier l'irrite. Il lui faut le frémissement des épées. Il étouffe dans son bureau. Il aspire aux champs de bataille. La politique le rebute. Le combat l'attire. Il se sent une âme de soldat.

Bientôt son parti est pris. Il donne sa démission et, s'enfonçant dans les plaines de l'Ouest, où ses chasses l'ont si souvent conduit, il appelle à lui les meilleurs cow-boys. Il en forme un régiment d'élite. Il le baptise d'un nom sonore: rough-riders. Il en confie le commandement au colonel Wood, l'un des plus distingué officiers de l'armée régulière, et pour lui-même, modestement, il se contente du grade de lieutenant-colonel, dont il remplit en conscience les fonctions.

Il se bat. Il fait le coup de feu dans tous les engagements. Il est à Las Guasimas. Il est à Santiago, lors de la capitulation. Et partout, lui et ses volontaires méritent d'unanimes éloges. Des citations à l'ordre du jour consacrent leur valeur. Le colonel Wood est nommé brigadier.

Le lieutenant-colonel Roosevelt devient lui-même colonel. En août 1898, il rentre à New York ayant, plus heureux que bon nombre de ses hommes, échappé aux balles espagnoles et à la fièvre jaune, plus meurtrière que les balles.

Il connaît alors les ivresses du triomphe militaire et de la faveur populaire. Tout le monde veut le voir et le connaître. Les hommes l'acclament. Les femmes l'embrassent. Et c'est parmi les ovations qu'un mouvement instinctif le porte au gouvernement de l'Etat de New-York.

Un vaste champ s'ouvre ainsi à son activité. A peine y est-il entré qu'il y marque sa place. Plusieurs réformes, qui depuis longtemps attendaient, sont par lui menées à bien. C'est peu de chose cependant au regard de ce qui reste à faire. Et la tâche le séduit et l'attire.

Mais la popularité est une impérieuse maîtresse. Elle l'appelle à d'autres victoires. Cette fois-ci, c'est la vice-présidence qu'on lui offre, poste honorifique qui le tente peu. Il le refuse. On insiste. Il refuse encore. On redouble d'insistance. Il faut céder. Il cède. Il est élu le 21 juin 1900.

Que va faire dans cette fonction de parade cet homme d'action? M. Roosevelt ne s'en embarrasse pas, et, sans grand enthousiasme, il s'accomode de son rôle.

Il voyage. Il parle. Il chasse Il voyage d'un bout à l'autre de l'Union, infatigable et curieux enquêteur des besoins des différents Etats.

Il parle, un jour dans une ville, le lendemain dans une autre, pour la bonne cause: la cause républicaine et protectionniste.

Il chasse, il chasse à perte de vue; et ce sont des marches épiques dans les vastes réserves des territoires de l'Ouest.

C'est là qu'est venu le surprendre la tragique nouvelle. C'est de là qu'il est accouru au chevet de l'illustre blessé. Il le quittait il y a deux jours croyant la guérison certaine. Il y revient aujourd'hui s'incliner devant la mort dont les obscurs desseins l'appellent au rang suprême.

Il était dès longtemps préparé à l'occuper. Il l'occupera avec aisance et sans doute avec succès. Les Etats-Unis ont confiance en lui. Cet homme indépendant et probe, à l'abord sympathique, à la mine ouverte et franche, à la figure ronde, au regard vif sous son gros lorgnon, et dont l'épaisse moustache masque une bouche ironique, est soutenu, cela est certain, par le sentiment public. C'est une force dont il tirera profit.

J'ai dit ce qu'il était. Je rappelle, parmi ce qu'il a écrit, trois livres qui ont eu chacun leur heure de succès. En 1881, des "Essays in pratical politic"; en 1890, une "Histoire de New York"; en 1897, un volume d'études, "American ideals."

Désormais, M. Roosevelt n'écrira plus. Il agira. J'imagine que ce changement n'est pas pour lui déplaire.

CHOSES ET AUTRES.

En Lorraine.

La jolie petite ville de Sierck, en Lorraine annexée, si pittoresquement accrochée aux flancs de sa vieille forteresse du seizième siècle, vient d'inaugurer solennellement, un fort joli monument à la mémoire de ses enfants, soldats français, victimes de la néfaste guerre de 1870.

C'est le premier monument de ce genre, autorisé par le gouvernement allemand sur la voie publique, en dehors des cimetières.

Il est dû à la générosité des habitants et originaires de Sierck, avec l'aide du Souvenir français.

M. Charton, ancien député protestataire au Reichstag, maire de Sierck, a, dans un discours patriotique, accepté du comité le monument au nom de la municipalité; aucun incident ne s'est produit.

Il est à remarquer que cette petite ville, toujours si française, de 2,000 habitants, avait, à l'ouverture des hostilités, 175 de ses enfants sous les armes, dont plus de moitié de volontaires; 17 ont payé de leur vie leur amour de la patrie, et leurs noms, glorifiés, flamboient sur la colonne qui perpétue leur souvenir.

L'Angleterre.

On a été vivement choqué en Angleterre de l'expression de "bag", dont s'est servi le général en chef.

Les "Daily News" protestent énergiquement contre la façon dont lord Kitchner rédige ses dépêches.

Elles trouvent ces dépêches indignes d'un homme qui est placé dans la cruelle nécessité de tuer beaucoup de ses semblables pour faire son devoir.

Dans ce télégramme, lord Kitchner, rendant compte des opérations depuis le 2 septembre, dit: "Les colonnes ont encore obtenu de bons résultats, le tableau de chasse (total bag) se composant de..." comme s'il s'agissait de lièvres et de faisans.

"C'est là, dit le journal, le langage de quelqu'un qui exulte en voyant la boucherie humaine se continuer."

Le "Times" dit que l'expression "total bag," dans la dépêche de lord Kitchener, est peut-être d'un langage trop peu conventionnel.

Un autre point de la dépêche a frappé le "Daily Mail" qui s'étonne de la disproportion entre le nombre de prisonniers signalés par lord Kitchener et celui des fusils dont les Anglais se sont emparés.

179 fusils pour 347 prisonniers ou Boers ayant fait leurs soumission, c'est peu!

Commencerait-on à s'apercevoir que les dépêches officielles ne sont pas l'expression de l'exacte vérité?

France.

Les officiers étrangers aux manœuvres françaises—Etat nominatif des officiers des armées étrangères admis à assister aux manœuvres d'armées en 1901:

Suisse: MM. Secretan, colonel divisionnaire, commandant la 2e division à Lausanne, Baumann, lieutenant-colonel d'artillerie.

Danemark: M. Kranold, général de brigade, commandant la première brigade du Jutland, chambellan du roi.

Pérou: M. de Althaus, colonel, attaché militaire.

Italie: le comte Barattieri di San Pietro, colonel d'état-major, attaché militaire.

Belgique: M. Wahis, colonel adjoint d'état-major, détaché provisoirement à l'institut cartographique.

Bulgarie: MM. Nazloumof, colonel d'état-major, commandant le régiment de cavalerie No 1, Slavtchef, capitaine d'artillerie.

Portugal: M. Antonio Rodrigues Ribeiro, colonel d'état-major, chef d'état-major de la 1re division.

Serbie: M. Svelislav Issatiovitch, colonel du génie, adjoint au chef d'état-major.

Mexique; M. Mondragon, colonel d'artillerie, attaché militaire.

Russie: M. Lazaref, lieuten colonel d'état-major, attaché litaire.

Grèce: M. Sonizo, lieuten colonel, commandant de l'é de cavalerie.

Angleterre: Hon. Mont Stuart Wortley, lieutenant-c nel d'infanterie, attaché milit

Japon: M. Akashi, lieuten colonel d'infanterie, attaché litaire.

Pays-Bas: baron van Vo tot Voorst, lieutenant-colo adjoint à l'inspecteur généra l'infanterie.

Espagne: M. Francisco Ed guë y Sanboyo, commandant génie, attaché militaire.

République argentine: M. Vedia, commandant, attaché litaire.

Allemagne: M. de Hugo, c d'escadrons à la suite du 3e lans de la garde, attaché mili re.

Autriche-Hongrie: le comte Herberstein, capitaine d'ét major, attaché militaire.

Suède et Norvège: M. Heft capitaine du génie, attaché m taire.

Roumanie: M. Micleseo, ca taine d'artillerie, attaché mi taire.

Equateur: M. Gagliardo, ca taine d'état major, attaché m taire.

Etats-Unis: M. Bentley-Mo capitaine d'artillerie, attaché m litaire.

Une lettre du Secrétaire d'Et au Maire.

La lettre ci-dessous a été re hier à l'Hôtel de Ville:

Département d'Etat,
25 septembre 1901

Hon. Paul Capdevielle,
Nlle-Orléans, Lne

Monsieur.

Parmi les nombreux télégram de sympathie adressés à Mme M Kinley et aux autres membres la famille du regretté Président, l'occasion de la douloureuse épreu qu'ils viennent de traverser, té grammes reçus par le gouverneme et dont je suis chargé d'accuser réception; parmi, aussi, les expressio de profond respect venues toutes les parties du monde s'adressant à la mémoire du Pré dent dont le désintéressement et dévouement au pays étaient conn et rendant un hommage mérité l'élévation de caractère et aux a mirables qualités dont était doué défunt, se trouve votre télégram du 14 de ce mois, dans lequel so exprimés les sentiments du peu de la Nouvelle-Orléans, et dont j l'honneur d'accuser réception. désire vous en témoigner ma hau appréciation.

Je suis, Monsieur,
Votre obéissant serviteur
JOHN HAY.

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 septembr 1901.

I.—Un Nouveau Dictionnaire de la Langue Française, première partie, par M. Gaston Paris, de l'Académie Française.
II.—La Cravache, par M. Maurice Paléologue.
III.—La Princesse de Liéven, par M. Ernest Daudet.
IV.—Les Colons de l'Algérie.—La Phase Héroïque de la Colonisation par M. Rouire.
V.—La Caricature en Angleterre —II. La Société sous George III, par M. Augustin Filon.
VI.—En Cornouailles, première partie, par M. A. Suarès.
VII.—Poésie, par M. Henri de Régnier.
VIII.—Revue Littéraire.—Le Décor de la Tragédie de Racine, par M. René Doumic.
IX.—Revues Étrangères.—Le Chisme du Chanoine Dœllinger, par M. T. de Wyzewa.
X.—Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes.
XI.—Bulletin Bibliographique.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 60 Commencé le 29 juillet 1901

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE

BATARDS!

XI

DANS LE TRAIN.

Suite.

—Comment voulez-vous que je l'apprenne aux autres puisque je ne le connais pas?....

—M. Turner....

—Vous demeurez?....

—Au Grand Hôtel, pour le moment....

—A Paris?....

—Bien entendu....

L'agent de publicité soumit à son compagnon devenu son client une petite note ainsi conçue:

"Il sera versé deux mille francs immédiatement à la première personne qui pourra nous indiquer l'adresse d'une dame Ursule Terrier, arrivée de Tunis il y quelques jours et débarquée à Marseille.

"S'adresser à l'agence Burnheim, Coquenard et Cie, place de la Concorde, à Paris, chargée du paiement de cette prime, ou à Marseille, au journal "la Provence."

Et il demanda:

—Ça vous convient?

—Parfaitement.

—Nous sommes d'accord?

—De toutes façons.

—Fort bien. Je veux qu'avant quarante-huit heures, si votre sage-femme est restée dans un rayon de trente lieues de Marseille, elle réclame elle même les deux mille francs offerts à quiconque nous apprendra ce qu'elle est devenue.

Et vivement il ajouta:

—Savez-vous ce que vous devriez faire?

—Non.

—Dès en arrivant je vais télégraphier à Marseille et aux journaux où je veux faire insérer la note.... Elle paraîtra donc demain matin....

Eh bien?

—Avez-vous des affaires qui vous retiennent à Paris?

—Non.

—Vous attachez un grand intérêt à cette petite affaire?

—Enorme.

—Je ne vous demande pas pourquoi. Venez me trouver demain matin à l'agence, à huit heures.... Nous prendrons le rapide ensemble et le soir nous saurons peut-être déjà ce que nos annonces auront produit.

—Soit. En même temps je vous réglerai la somme convenue. Voulez-vous un acompte?

—Merci, j'ai confiance. Votre tête me plaît.

L'agent de publicité déclara:

—Je suis un drôle de corps, pas long à me décider. On me va tout de suite ou pas du tout .... Là-bas, si quelque difficulté imprévue se présentait, je tâcherais de vous être utile. Avec la presse on fait beaucoup plus de choses que vous ne pensez!.. Pour s'en douter, il faut être du bâtiment. Ah! par exemple, je ne prétends pas que ce soit une cuisine extrêment propre... Elle n'est pas faite par des rosières! ....Ce que je vous propose vous convient?

—Parfaitement.

—Alors rendez-vous demain à huit heures, militairement.

—Entendu.

L'agent remit à Pierre Broudin sa carte sur laquelle il y avait:

BURNHEIM COQUENARD

ET Cie.

PUBLICITÉ

"Place de la Bourse."

Et ils continuèrent leur conversation, qui ressemblait à un monologue, car ce brave Coquenard avait une verve intarissable et une mémoire meublée d'une infinité d'anecdotes et de détails sur tous les personnages en vue.

Ils approchaient de Paris lorsque tout à coup il demanda à son compagnon:

—Ce qui m'intrigue, par exemple, et ce que je voudrais savoir, c'est comment il peut se faire qu'un homme comme vous, fraîchement débarqué et venant d'Australie ait besoin de voir une sage femme partie de Tunis et qui s'est trouvée par hasard avec lui sur le bateau qui les amenait en France. Est-elle jeune?....

—Non.

—Quel âge?

—Quarante-cinq à cinquante ans!

—Trop mûre ou conservée alors comme la fameuse Ninon qui a donné son nom à une foule d'eaux, de poudres et de pâtes?

—Non.

—Comprends pas. Je sais bien qu'il y a par le monde des aventures aussi extraordinaires que dans les drames de l'Ambigu les plus abracadabrants, mais celle-là tout de même est un peu forte....

—Vous la comprendrez aisément....

—Quand?

—Lorsque je vous l'aurai expliquée.

—C'est-à dire quand je serai parvenu à obtenir votre confiance!

M. Turner—car Pierre Broudin, pour son compagnon de voyage, n'était que M. Turner—sourit et dit:

—Peut être.

—Eh bien! fit rondement Coquenard, je tâcherai de la mériter.

A onze heures le train entrait en gare.

Les deux hommes se séparèrent en se donnant de cordiales poignées de mains, et en se disant:

—A demain!

Ils prirent chacun une voiture et à onze heures et demie Pierre Broudin était de retour dans la chambre du Grand-Hôtel.

L'entrain de son nouvel ami l'avait réconforté. Il y avait en lui tant de verve, de confiance dans la puissance de l'instrument dont il jouait en virtuose, tant de belle humeur enfin, que malgré les difficultés de son entreprise, il ne désespérait plus de la mener à bonne fin.

Il trouva une lettre de Rose.

Cette lettre était pleine de dévouement et de consolations.

—Prends courage, lui disait-elle, et tu réussiras! Mes vœux t'accompagnent.

Elle lui donnait des nouvelles de son père.

Depuis qu'il savait son Pierre au pays, il semblait doué d'une vigueur nouvelle.

C'était comme une aube de meilleurs jours qui se levait pour lui.

Barotte aussi était ravi.

Mais on avait gardé le silence sur son retour.

Il s'endormit, l'espérance dans l'âme.

Le lendemain, à l'heure dite, il arrivait place de la Bourse.

Coquenard était à son poste, dépouillant des correspondances, éventrant des monceaux de lettres et de télégrammes.

—Ah! c'est vous, dit-il, en relevant la tête ironique et railleuse. Vous êtes exact. Vous n'avez pourtant pas été soldat?

—Si.

—Où donc?

—Je vous le dirai plus tard.

—En Australie, on ne fait la guerre qu'aux kangouroos ou aux sarigues. Heureux pays!

Les yeux de l'argent de publicité se mirent à loucher avec une sorte gaieté communicative.

M. Turner venait de tirer son portefeuille aussi bourré de billets de banque que la serviett de son compagnon de voyage l'é tait la vieille de papiers de tout sorte.

—Ah! vous avez pensé au bank-notes, fit l'autre.

—Je pense toujours à ce qu est convenu.

Coquenard posa ses coudes su son bureau et son menton sur se deux mains, et, regardant l'Au tralien:

—Nous disons dix mille franc

—Les voici.

—C'est une forte somme. E bien! j'ai idée que vous ne sere pas fâché de l'avoir déboursé et sans marchander. Vous ête grand et généreux! Je vous a derai de toutes mes forces parc que vous faites galamment le choses.... Vous verrez que me conseils ne sont pas toujour mauvais.

Il y avait déjà une demi-doz zaine d'employés dans les bu reaux, des cyclistes à la porte des sonneries qui appelaient au télégraphe ou au téléphone, ton le tralala enfin de ces boîtes renseignements où des masse d'affaires se brassent à toute vi tesse.

Coquenard donnait ses ordres classait des pièces avec une célé rité extraordinaire.

Il se tourna vers M. Turner.

—Avez-vous pris quelque journaux ce matin? dit-il.

—Pas encore.

—Vous n'êtes pas curieux Vous y auriez vu notre petit